

Un couple incertain ?

Claude ZILBERBERG



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Cet article aborde la problématique de l'immanence sans la séparer de son couple original dont elle fait partie en philosophie aussi bien qu'en sémiotique. D'où la question posée dans le titre qui remet en cause tout l'ensemble. Pour offrir une réponse et l'utiliser pour ce projet, ce travail développe l'hypothèse suivante : la transcendance est la limite de l'immanence admise, ce que nous pouvons reformuler de deux manières. La première, positive et énoncée depuis la perspective de la transcendance : ainsi, la transcendance serait l'espace qui abrite les difficultés non résolues ou mal résolues dans l'immanence. La deuxième, négative et énoncée depuis la perspective de l'immanence : on dirait alors que le manque d'emprise de l'affectivité confine son rejet à l'espace ouvert de la transcendance.

C'est un pari qui provient de la sémiotique tensive où tout peut devenir matière à degrés et tensions, théorie qui considère les catégories comme le résultat d'une corrélation entre domaines, apparition diversifiante mais non excluante. La relation immanence/transcendance n'est autre qu'une alternance qui dépend d'une autre relation plus profonde qui la soutient et qui est conçue depuis la théorie de la valeur en sémiotique : valeurs d'absolu/valeurs d'univers. C'est finalement le sujet qui évalue, mesure et relativise le domaine de la transcendance par rapport à celui de l'immanence ; par l'intermédiaire des opérations analysantes de cette dernière, les dimensions de la transcendance, que ce soit l'intensité ou l'extensité, avancent et reculent quant à leur capacité à être analysées.

TRANSCENDANCE/IMMANENCE, VALEURS D'ABSOLU/VALEURS D'UNIVERS, CONDITIONNEMENT
CONCESSIF, ÉVÉNEMENT, SAVOIR/CROIRE

Claude Zilberberg était linguiste et sémioticien, membre du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques et co-fondateur du Séminaire Intersémiotique de Paris. Après un doctorat dirigé par A. J. Greimas et portant sur *Les fleurs du mal* de Baudelaire, il entreprend l'édification de ce qui constituera le cadre général de la sémiotique tensives. Il a notamment publié *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, Benjamins, 1981 ; *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF, 1988 ; *Tension et signification* (avec J. Fontanille), Liège, Mardaga, 1998 ; *Semiótica tensiva y formas de vida*, Puebla, Benemérita Universidad de Puebla, 1999 ; *La structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2012.

Pour citer cet article :

Zilberberg, Claude, « Un couple incertain ? », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 127-137,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s1_09_zilberberg>.

Un couple incertain ?

Claude ZILBERBERG
(CNRS)

Nous sommes à la merci de ce qui se produit dans notre champ de perception.

Paul Valéry

1. Champ de l'immanence

Le thème de réflexion proposé requiert toute notre attention parce qu'il est probablement indécidable. En effet, l'alternance retenue : immanence *vs* transcendance est elle-même contrôlée par une alternance prioritaire : valeur d'absolu ou valeur d'univers ? En effet, la problématique de la relation à poser entre l'immanence et la transcendance n'est pas étrangère à la question de la valeur. Mais l'assertion des valeurs n'est sérieuse que si elle fait état d'une alternance inaugurale plausible. À ce titre, nous avons proposé de distinguer entre des *valeurs d'absolu* et des *valeurs d'univers* résultant de l'intersection de la dimension de l'intensité avec celle de l'extensité (Zilberberg 2012 : 45-54). Les valeurs d'absolu sont concentrées et toniques, les valeurs d'univers dispersives et atones. À partir de cette bifurcation élémentaire, l'immanence et la transcendance peuvent être décrites en ces termes :

- i) l'immanence résulte d'une opération de tri conséquente, la transcendance d'une opération de mélange ; en effet, selon Cassirer, notre guide, le divin se présente « comme quelque chose qui n'est présent

qu'ici et maintenant, dans ce moment unique et indécomposable du vécu, pour ce sujet unique qu'il envahit de cette sienne présence et tient sous son charme » (Cassirer 1989 : 30).

- ii) L'immanence vise l'unicité et à défaut la spécificité ; la transcendance vise l'universalité et à défaut la banalité.
- iii) Les traits de l'immanence sont exclusifs, ceux de la transcendance partagés.

	immanence	transcendance
opération	tri	mélange
visée	unicité	universalité
régime	exclusivité	partage
affect	suffisance	insuffisance

- iv) Présente, l'immanence est sous le signe de la suffisance, absente, la transcendance sous le signe de l'insuffisance.

La thèse de l'immanence de la langue est défendue par Saussure dans le *Cours de linguistique générale*: « [...] la langue est un système de pures valeurs que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes » (Saussure 1962 : 116). La quête de la valeur d'absolu vise une grandeur mythique : la pureté, et rejette une grandeur à ses yeux tenue pour équivoque : la *nature*. « Mais nous venons de voir qu'en linguistique les données naturelles n'ont aucune place » (*Idem*).

Cette position est également celle de Hjelmslev dans le vingt-et-unième chapitre des *Prolégomènes*: « Les règles grammaticales d'une langue sont indépendantes de toute échelle de valeurs, qu'elle soit logique, esthétique ou éthique, et, de façon générale, la langue est dépourvue de toute finalité spécifique » (Hjelmslev 1971a : 138). Hjelmslev rejette les identifications partout admises : « Il est évident a priori que la conception traditionnelle, selon laquelle le nombre indique la quantité, le genre indique le sexe, et l'aspect indique le temps, est une erreur fondamentale » (Hjelmslev 1971b : 170).

Dans l'étude de Hjelmslev intitulée *Langue et parole*, contemporaine des *Prolégomènes*, la césure indispensable passe entre d'une part le schéma défini « comme une forme pure, définie indépendamment de sa réalisation sociale et de sa manifestation matérielle » (*Ibid.*, p. 50) et d'autre part la norme et l'usage, la norme est qualifiée de « réalisation sociale », et l'usage, de « manifestation matérielle ». Il est clair que le schéma est responsable de la stipulation de l'immanence, tandis que la norme et l'usage sont chargés de la stipulation de la transcendance. Toutefois, ce partage admet des manquements. Examinant la différence entre le couple au-dessus/au-dessous et le couple devant/derrière, Hjelmslev note :

La différence entre devant/derrière et au-dessus/au-dessous se résume en ceci que le choix entre devant et derrière est déterminé par la place occupée par le spectateur : s'il change de place par rapports aux objets considérés, ce qui était devant peut devenir derrière et inversement, alors que le choix entre au-dessus et au-dessous n'est pas déterminé par la place occupée par le spectateur et en reste indépendant. (Hjelmslev 1972 : 133)

La subjectivité est également requise pour établir la *théorie des morphèmes* :

En tenant compte de la hiérarchie des dimensions et de la subversion des catégories, les catégories intenses deviennent des catégories objectives, c'est-à-dire des catégories dans lesquelles les dimensions les plus résistantes sont celles qui comportent le point de vue objectif, et les catégories extenses deviennent des catégories subjectives, c'est-à-dire des catégories dans lesquelles les dimensions les plus résistantes sont celles qui comportent le point de vue subjectif. (Hjelmslev 1971b : 171)

La subjectivité n'est pas liée à une étendue : elle intervient localement et globalement comme dans la *théorie des morphèmes*, si bien que Hjelmslev envisage lui-même la modération suivante :

[...] Mais je pense que l'on peut dire sans danger qu'il n'y aurait aucun sens à parler de réalités qui ne seraient pas des réalités pour nous. [...] Il y a une certaine part de création dans toute opération scientifique, et le chercheur laisse ses empreintes sur l'objet de son investigation.¹

Notre hypothèse peut être résumée en ces termes : la transcendance est la limite de l'immanence admise. Autrement dit, la transcendance est l'espace d'accueil des difficultés non résolues ou mal résolues en immanence. Ainsi la non maîtrise de l'affectivité entraîne son rejet dans l'espace ouvert de la transcendance.

2. Pertinence de la transcendance

L'œuvre de Cassirer permet de préciser les conditions en vertu desquelles l'immanence, le point de vue immanent peut accueillir des données qui sont communément reçues comme transcendantes. C'est le cas notamment de l'affectivité. Sous bénéfice d'inventaire, ces conditions sont au nombre de trois :

- i) sous la dénomination de « phénomène d'expression », Cassirer accorde au *ressentir* l'importance que la sémiotique narrative a attribuée au *faire* :

Car toute réalité effective que nous saisissons est moins, dans sa forme primitive, celle d'un monde précis de choses, érigé en face de nous, que la certitude d'une *efficience* vivante éprouvée par nous. (Cassirer 1988 : 90)

L'instance corrélée à cette « efficience » est un sujet *sensible*, mais sensible à quoi ? Sensible à ce qu'il *mesure* puisque nos affects sont avant tout, peut-être seulement, des mesures proprioceptives ; faire état d'un affect, n'est-ce pas indiquer sa position sur un gradient raisonné ? Selon les termes de l'hypothèse tensive, les dimensions éminemment mesurables sont le tempo et la tonicité ; résoudre un affect, ce serait donc accéder aux sub-valences de tempo et de tonicité qui, autoritaires, nous saisissent.

- ii) la prise en compte de la prééminence de l'affectivité entraîne une mutation actantielle : le sujet est d'abord un sujet du *subir* :

Elle [la pensée mythique] n'a l'objet que si elle est dominée par lui : elle ne le possède pas en le construisant, et serait plutôt absolument possédée par lui. Cette pensée n'est pas poussée par la volonté de comprendre l'objet, au sens de l'embrasser par la pensée et de l'incorporer à un complexe de causes et de conséquences : elle est simplement prise par lui. (Cassirer 1986 : 100)²

- iii) l'économie de la théorie accueille une *prosodisation* du sens induite par l'éclat des sub-valences intensives de tempo et de tonicité :

On peut donc dire, de manière à la fois juste et erronée, que la formule du mana-tabou est autant le fondement du mythe et de la religion que l'*interjection* est le fondement du langage. Il s'agit, dans ces deux notions [le mana et le tabou], de ce qu'on pourrait appeler des interjections primaires de la conscience. Elles n'ont encore aucune fonction de signification et de présentation : elles ressemblent à des sons qui ne traduiraient que l'excitation de l'affect mythique. (Cassirer 1986 : 104)

Mais le rapprochement le plus pertinent, nous semble-t-il, concerne l'accent : « Le mana et le tabou ne servent pas à désigner certaines classes d'objets ; ils ne font que *présenter* l'accent particulier que la conscience magique et mythique met sur les objets » (*Idem*). Les catégories du plan de l'expression sont également valides pour le plan du contenu.

3. Éclat de l'événement

Dans *Langage et mythe*, Cassirer, à la suite de Usener, précise la condition rendant possible la survenue de la transcendance :

Quand la sensation instantanée attribuée à la chose devant nous, à l'état dans lequel nous nous trouvons, à l'action de la force qui nous surprend, la valeur et en quelque sorte l'accent du divin – alors le dieu de l'instant est ressenti et créé. (Cassirer 1989 : 29)

La grandeur communicative n'est autre que la *surprise* laquelle peut être analysée du point de vue sémiotique comme une *réalisation non précédée d'une actualisation*. Matrice de l'événement, la surprise établit *a posteriori* l'existence d'un arrière-monde, d'une transcendance qui s'annule dans le temps même où elle se fait connaître : « Il n'y a surprise que s'il y a édifice momentané – qui se trouve détruit. [...] » (Valéry 1973 : 900). Selon Cassirer, la transcendance a pour plan de l'expression le survenir :

Le seul noyau un peu ferme qui semble nous rester pour définir le mana est l'impression d'extraordinaire, d'inhabituel et d'insolite. L'essentiel ici n'est pas ce qui porte cette détermination, mais cette détermination même, ce caractère d'insolite. (Cassirer 1986 : 103)

Il est clair que cette description centrée sur la surprise et le survenir érige le différentiel de tempo entre l'informateur et l'observateur comme condi-

PLAN DE L'EXPRESSION	PLAN DU CONTENU
immanence	transcendance
surprise	divin

tion et caution de l'analyse. Convergence appréciable : l'admirable analyse de la surprise produite par Valéry dans les *Cahiers* fait des sub-valences intensives les ouvrières du sens : « Le brusque, l'intense, le neuf sont les noms d'un effet de propagation plus rapide » (Valéry 1973 : 1045). Ces

analyses convergentes établissent la réciprocité profonde de l'événement et du discours et suggèrent une sémiosis accueillant des grandeurs majeures. Soit :

4. Le conditionnement concessif de la métaphore

La problématique de la relation à formuler entre la transcendance et l'immanence n'est pas dans la dépendance d'un plan de l'expression particulier. Dans la *Poétique*, Aristote examinant les principes relatifs à la « fabrication » des métaphores, précise d'abord : « [...] bien faire les métaphores c'est bien apercevoir les ressemblances » (Aristote 1961 : 1459a), mais dans la *Poétique*, Aristote se montre plus précis en décrivant la « métaphore par analogie » qui a sa faveur :

De même : il y a le même rapport entre la vieillesse et la vie qu'entre le soir et le jour ; le poète dira donc du soir, avec Empédocle, que c'est « la vieillesse du jour », de la vieillesse que c'est « le soir de la vie » ou « le couchant de la vie ». (*Ibid.*, 1457b)

La différence entre le « matin » et le « soir » ressemble à la différence entre la « jeunesse » et la « vieillesse ». Toutefois les données classématiques des grandeurs concernées sont pour les modernes jugées trop proches. L'étonnement escompté et réclamé par Aristote lui-même n'a pas lieu : « Voilà pourquoi il faut donner au langage un cachet étranger, car l'éloignement excite l'étonnement, et l'étonnement est une chose agréable » (Aristote 1991 : 1404b). Cet étonnement n'a pas eu lieu. Vingt-quatre siècles plus tard, la surprise est toujours exigée par Ricœur : « C'est pourquoi la métaphore est plus puissante : l'attribution directe fait jaillir la surprise que la comparaison dissipe » (Ricœur 1975 : 67). C'est en ce sens que nous concevons à titre personnel la métaphore comme une métaphore-événement.

La métaphore hardie joue sur la tension entre l'immanence et la transcendance. Pour l'établir, nous emprunterons à Montaigne le propos suivant relatif à l'éducation des enfants :

Regorger la nourriture comme on l'a avalée est une preuve qu'elle est restée crue et non assimilée. L'estomac n'a pas fait son œuvre s'il n'a pas fait changer la façon d'être et la forme de ce qu'on lui avait donné à digérer.

En adoptant la lecture préconisée par Aristote en matière de description des métaphores, nous apprenons que la répétition littérale de la leçon est à la compréhension ce que la crudité est à la digestion ; ce qui procure

deux énoncés inédits : la compréhension est une digestion et la digestion est une compréhension. En immanence, il y a séparation de la digestion et de la compréhension ; en transcendance, il y a identification de la digestion et de la compréhension.

À partir de la lecture du texte de Montaigne, il est possible d'effectuer une catalyse élémentaire : *quoique* la digestion d'un aliment et la compréhension d'un énoncé n'aient rien à voir l'une avec l'autre, cette digestion et cette compréhension sont dans un rapport de ressemblance. À ce moment de l'analyse la métaphore est de l'ordre du *pourtant*. Autrement dit, une métaphore bien reçue chiffrerait une relation *concessive*. Si enfin nous généralisons, la dynamique intensive de la métaphore s'autorise d'une concession latente : cette concession inaugure une métaphore laquelle, à son tour, inaugure une *tonalisation* ; une divergence prise en charge par la concession actualise la métaphore, elle-même dans l'attente de l'appréciable *tonicité*. Et de fait c'est bien à l'*inattendu* qu'Aristote dans la *Rhétorique* confie la manifestation de la concession :

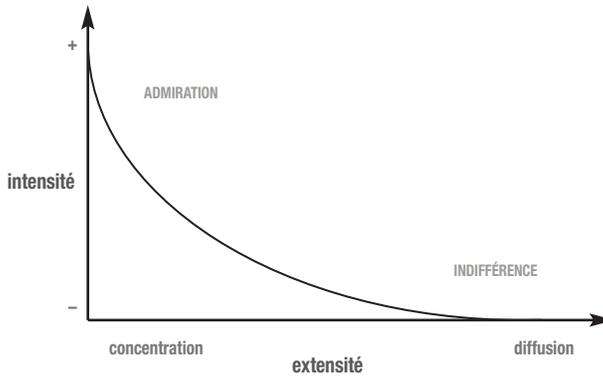
Une chose agréable aussi, c'est ce que prescrit Théodore : « user d'expressions nouvelles » ; or c'est ce qui arrive lorsque l'application d'un mot est inattendue et non pas comme il le dit, conforme à l'opinion antérieure, [...]. (Aristote 1991 : 339)

S'étant fait connaître, un programme : [j'ai l'intention de sortir] se heurte à un contre-programme d'implication doxale : [je ne sors pas *parce qu'il pleut*] ; de deux choses l'une : ou le sujet s'incline et renonce, ou il persiste et conçoit par concession subjectale un contre [contre-programme] approprié : [*bien qu'il pleuve*, je sors]. Les conditions d'une tonalisation efficace, voire d'une sublimation immanente, sont remplies, dans la mesure où c'est le contre [contre-programme] qui surmonte le contre-programme. Un sujet selon le *vouloir* est bientôt un sujet selon le défi.

5. De l'« admiration » cartésienne au « désenchantement » weberien

L'irruption de la transcendance dans un plan d'immanence est également pertinente pour « discourir » la succession ordinaire des vécus. C'est ainsi que Descartes fait du survenir et de la nouveauté qu'il déchiffre la condition d'accès des grandeurs au champ de présence :

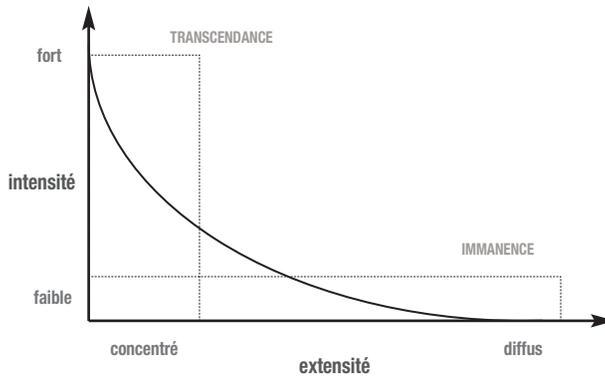
Lors que la première rencontre de quelque objet nous surprend, & que nous le jugeons estre nouveau, ou fort différent de ce que nous connoissons auparavant, ou bien de ce que nous supposions qu'il devait estre, cela fait que nous l'admirons & et en sommes estonnez. Et pour ce que cela peut arriver avant que nous connoissions aucu-



nement si cet objet nous est convenable, ou s'il ne l'est pas, il me semble que l'Admiration est la première de toutes les passions. (Descartes 1991 : 108-109)

Cette belle analyse de Descartes formule les raisons en vertu desquelles le programme « naïf » du sujet se heurte nécessairement à un contre-programme *inattendu*. « L'Admiration » devient le plan de l'expression d'une sémiose qui a pour plan du contenu le transport, en toutes les acceptions du terme, d'une grandeur transcendante du plan de la transcendante vers le plan l'immanence.

L'affectivité n'échappe donc pas à l'analyse, loin s'en faut. La grille d'analyse que nous retenons est l'*espace tensif* pour autant qu'il distribue des places interdéfinies. La pensée mythique conjugue l'intensification et la concentration, tandis que la pensée théorique conjugue la décadence intensive et la diffusion extensive. Dans *Langage et mythe*, Cassirer voit dans l'affectivité la condition et la caution de l'élaboration du mythe :

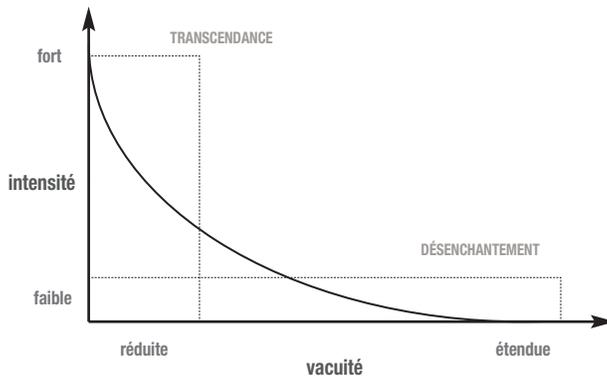


C'est pourquoi le sens de la « métaphore » linguistique et de la « métaphore » mythique ne se dévoilera [...] que si on le cherche dans cette condensation particulière, cette « intensification » de l'intuition sensible qui est au fondement de toute mise en forme, aussi bien linguistique que mythique et religieuse. (Cassirer 1989 : 111)

Si la pensée mythique a pour principe le *croire*, la pensée théorique n'admet elle que le *savoir*. Du point de vue fiduciaire, le *croire* fait état d'un *événement* inaugural et indépassable, alors que le *savoir* n'accorde sa confiance qu'à la démonstration et l'expérience.

L'événement n'est pas la seule transition entre la transcendance et l'immanence. La teneur de la relation entre la transcendance et l'immanence intéresse le devenir des *croiances*. Toujours provisoire, le partage projette d'un côté le *croire* en la transcendance, de l'autre le *savoir* associé à l'immanence. Dans *La profession et la vocation de savant*, M. Weber décrit ainsi le reflux de la transcendance dans la culture occidentale :

Le sauvage sait comment il fait pour se procurer sa nourriture quotidienne, et quelles institutions lui servent pour cela. *L'intellectualisation* et la rationalisation croissantes ne signifient donc pas une connaissance générale toujours plus grande des conditions de vie dans lesquelles nous nous trouvons. Mais elles signifient quelque chose d'autre : le fait de savoir ou de croire que, si on le voulait seulement, on pourrait à tout moment l'apprendre, qu'il n'y a donc en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui entre en jeu, que l'on peut bien plutôt maîtriser toute chose (en principe) par le calcul. Mais cela signifie : le désenchantement du monde. Nous n'avons plus,



comme le faisait le sauvage pour lequel de telles puissances existaient, à recourir à des moyens magiques pour maîtriser les esprits ou les solliciter. (Weber 2003 : 83-84)

L'accroissement de l'immanence sous les espèces de l'« intellectualisation » et de la « rationalisation » a lieu aux dépens de la transcendance : « aucune puissance mystérieuse et imprévisible » ne parvenant à se maintenir, l'im-



manence devient l'espace désolé du « désenchantement » contemporain. La position du « désenchantement » dans l'espace tensif peut être précisée : Le *savoir* ne saurait sauver le *croire* puisqu'il le ronge. La demande hjelmslevienne à savoir que « Elle [l'hypothèse] veut qu'on définisse les grandeurs par les rapports et non inversement » (Hjelmslev 1971b : 31) est largement satisfaite, à condition d'admettre que les analysées, les « grandeurs », sont du ressort de la transcendance et les « relations », les analysantes, du ressort de l'immanence.

Toutefois un point demeure obscur : d'où vient que la quête du savoir n'ait pas de fin ? Cela tiendrait au fait qu'il y a actualisation, émanation d'une transcendance inédite ; le secret se porte sur un plan de l'expression inédit. Tellement que le savoir et l'ignorance se déplaceraient de conserve :

Le monde continue ; et la vie, et l'esprit, à cause de la résistance que nous opposent les choses difficiles à connaître. À peine tout serait déchiffré, que tout s'évanouirait, et l'univers percé à jour ne serait pas plus possible qu'une escroquerie dévoilée ou un tour de prestidigitateur dont on connaîtrait le secret. (Valéry 1960 : 506)

Note

- 1 Cf. « La structure fondamentale du langage », in HJELMSLEV (1971a : 192).
- 2 De même : « Car toute expérience vécue d'expression n'est d'abord rien d'autre qu'une épreuve subie ; c'est un être-saisi bien plus qu'un saisir, [...] » in CASSIRER (1988 : 92).

Bibliographie

- ARISTOTE
 (1961) *Poétique*, Paris, Les Belles Lettres.
 (1991) *Rhétorique*, Paris, Le livre de poche.

CASSIRER, ERNST

(1986) *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, Minuit.

(1988) *La philosophie des formes symboliques*, tome 3, Paris, Minuit.

(1989) *Langage et mythe*, Paris, Minuit.

DESCARTES, RENÉ

(1991) *Les passions de l'âme*, Paris, Vrin.

HJELMSLEV, LOUIS

(1971a) *Prolegomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

(1971b) *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

(1972) *La catégorie des cas*, Munich, W. Fink.

RICCEUR, PAUL

(1975) *La métaphore vive*, Paris, Seuil.

SAUSSURE, FERDINAND (DE)

(1962) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

VALÉRY, PAUL

(1960) *Œuvres*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade.

(1973) *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade.

WEBER, MAX

(2003) « La profession et la vocation de savant », in *Le savant et le politique*, Paris, La Découverte-Poche.

ZILBERBERG, CLAUDE

(2012) *La structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège.